

LES LETTRES *françaises*

Fondateurs : Jacques Decour (1910-1942), fusillé par les nazis, et Jean Paulhan (1884-1968).

Directeurs : Claude Morgan (1942-1953), Louis Aragon (1953-1972), Jean Ristat.

Charlotte Dufrené et Raymond Roussel par Jean Ristat



Charlotte Dufrené et Raymond Roussel.

Marguerite Duras, par Christophe Mercier
Shakespeare, par Jean-Pierre Han

Charlotte Dufrène, « paravent » de Raymond Roussel

Vies de Charlotte Dufrène,

de Renaud De Putter et Guy Bordin. Préface de John Ashbery. Éditions les Impressions nouvelles, 366 pages, 23 euros.

L'arrivée du courrier n'est que fort rarement pour moi source de bonheur ou même de simple plaisir. Les choses sont ainsi. Il y a cependant des matins privilégiés : un livre, sitôt l'enveloppe ouverte, dont les premières pages parcourues retiennent l'attention, piquent la curiosité, exige séance tenante d'en poursuivre la lecture. Celui de Renaud De Putter et Guy Bordin, *Vies de Charlotte Dufrène*, m'a d'abord intrigué, puis captivé. À tel point que je passai plusieurs jours en sa compagnie, puis dans celle des ouvrages de Michel Leiris Roussel & Co et François Caradec *Vie de Raymond Roussel*. Et naturellement des œuvres de Roussel...

Vies de Charlotte Dufrène comporte un sous-titre, *À l'ombre de Raymond Roussel et Michel Leiris*. Je me rendis vite compte que j'avais oublié la dédicace du livre posthume de Raymond Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, « À mon amie Charlotte Dufrène », et certaines photographies reproduites dans *Roussel & Co* de « la seule personne (semble-t-il) qui eut partagé un peu, mais seulement un peu, de son intimité » (Michel Leiris). Sans doute avais-je renvoyé au domaine de l'anecdote littéraire la seule figure féminine qui eut compté dans la vie de Roussel en dehors de sa mère ?

Vous pourriez me dire que, peut-être, il n'était pas indispensable de consacrer un ouvrage de cette importance à Charlotte Dufrène dont la fonction était de servir de « paravent » à Raymond Roussel et qui sut fort bien rester dans la coulisse d'un théâtre dont elle fut pourtant la spectatrice privilégiée ? L'intérêt de l'ouvrage de Renaud De Putter et Guy Bordin est, en première analyse, d'avoir rassemblé les recherches de Michel Leiris et John Ashbery et, en les poursuivant et les complétant, d'avoir en quelque sorte constitué une somme des travaux biographiques sur Charlotte Dufrène. De ce point de vue, il doit être considéré comme important, nécessaire à l'établissement d'une histoire littéraire et affective de Raymond Roussel, tout comme il apporte un éclairage important sur la société mondaine et ses mœurs à la fin du XIX^e siècle et dans la toute première moitié du XX^e siècle, nous le verrons. Mais il porte beaucoup plus loin son ambition : ce qui ne peut passionner les rousselâtres dont je fais partie depuis toujours, le rôle de Charlotte Dufrène dans la vie de Raymond Roussel, devrait néanmoins toucher, émouvoir un public plus large. Car il s'agit, dans ce livre, d'une femme, Charlotte Fredez, qu'ils tentent de retrouver derrière le masque de son pseudonyme, Charlotte Dufrène. D'où l'une des lectures possibles du pluriel du titre : *Vies de Charlotte Dufrène*. Remarquons enfin que Renaud de Putter et Guy Bordin ont choisi d'écrire leur biographie sous la forme d'une lettre à Charlotte Dufrène, « *lettres que nous ponctuons de courts passages fictionnels écrits à la première personne, et qui apparaissent en italique et en grisé* ».

Que savons-nous de Charlotte Fredez ? Elle est née à Paris en 1880 et son père était gardien de la paix, sa mère couturière. Elle a reçu une « bonne éducation » au pensionnat Notre-Dame à Bezons. Physiquement, elle est grande, blonde, les yeux noisette (selon Leiris), « délicatement potelée ». On l'appelle « Casque d'or ». Elle a, nous disent nos biographes, les qualités et les défauts de la femme mondaine : « *L'élégance, la discrétion, le style, le charme, la douceur, le bon sens, le*



contrôle de soi (...), (mais aussi) l'indécision, l'imprévoyance, la passivité, (...) un manque de sentimentalisme. » Ce n'est pas sa rencontre avec Raymond Roussel qui lui fait adopter le pseudonyme de Charlotte Dufrène mais son entrée dans le « demi-monde » de la Belle Époque. De jeunes et jolies femmes de condition modeste cherchent à acquérir un statut social, la fortune ou l'amour auprès d'hommes souvent plus âgés qu'elles : « *des messieurs âgés couvraient d'or des jeunes femmes, pourvu qu'elles se laissent embrasser...* » écrit Jane Avril, étoile du Moulin Rouge, dans ses *Mémoires*. Celles qu'on appelle des cocottes ont ainsi leur place dans une histoire des femmes au tournant du XIX^e et du XX^e siècle. Le statut de cocotte, disent nos deux biographes, « *n'est-il pas le corrélat presque obligé de l'inégalité de condition qui*

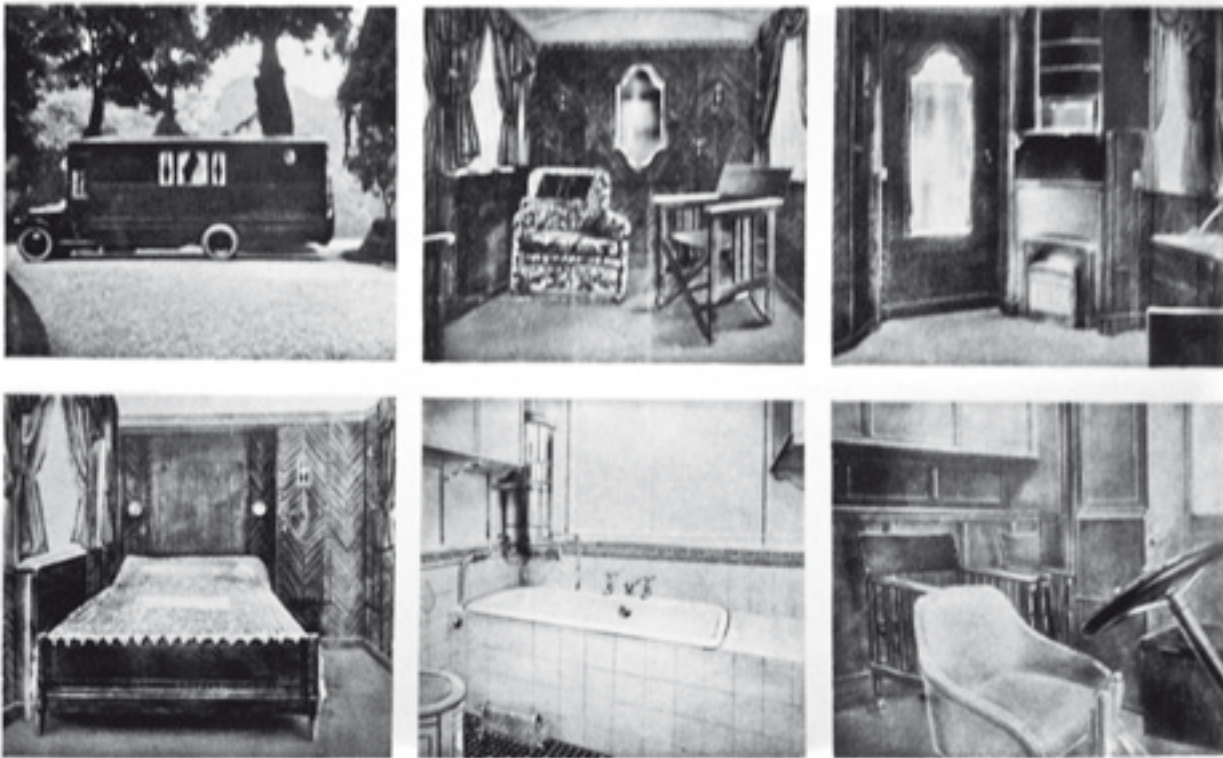
affecte alors les femmes et les hommes ? À eux la richesse et l'indépendance, à elles (...) la beauté et la servitude ». Du Paris 1900 on connaît encore aujourd'hui les cartes postales représentant Caroline Otero, « *la belle Otero* », Liane de Pougy ou Cléo de Mérode. La Première Guerre mondiale va changer tout cela.

Ces dames, l'hiver, « descendent » à Nice. Au temps où fleurissent les mimosas on y croise tout ce que l'Europe comprend de têtes couronnées, d'aristocrates et de grandes fortunes. Charlotte Dufrène y fréquente les boutiques « *plus belles que celles de Paris* » et ne manquerait, pour rien au monde, le Carnaval à propos duquel, remarquons-le, Roussel écrit son premier livre, *la Doublure*. Elle fréquente assidûment les casinos et avouera plus tard à Michel Leiris qu'elle a « *longtemps éprouvé le besoin d'une petite cure de trente-et-quarante, roulette et baccara chemin de fer* ».

Mais dans cette première période de sa vie, avant sa rencontre avec Raymond Roussel, elle connaît probablement le grand amour. Nous devons ce témoignage à Louise Thonon, en 1955, étudiante en philologie romane à l'université de Bruxelles. Elle se consacre alors à l'écriture d'une thèse sur la vie et l'œuvre de Raymond Roussel et, par l'intermédiaire de Michel Leiris, entre alors en contact avec Charlotte Fredez. Louise Thonon pense que ce grand amour malheureux n'était autre que le musicien Reynaldo Hahn, un temps l'amant de Marcel Proust. Mais une autre hypothèse est évoquée par Renaud De Putter et Guy Bordin : celle du comte Bertrand de Valon (1851-1933), grand amateur de femmes... et de vénerie. Il fonde en effet, en 1885, à Chamant l'équipage *Par Monts et Vallons*, dont il fut le maître jusqu'à sa mort et que fréquentaient, entre autres, les Rothschild, Georges Roussel et Charles Ney, duc d'Elchingen, frère aîné et beau-frère de Raymond Roussel. Valon, selon Jacques Kulp, était « *un grand seigneur du XVIII^e siècle égaré dans notre siècle* ». Il le décrit, fin 1885, comme « *très élégant de tournure, la figure un peu poudrée, avec de petits favoris blonds roulés, des cheveux blonds frisés au petit fer, soigneusement partagés par une raie par-derrière* ». Jane Avril, en 1933, n'est guère tendre avec « *le beau comte de Valon* » : « *Tous ces vieux beaux paraient encore en se vantant de leurs conquêtes, promenaient de jolies filles auxquelles ils servaient bien plutôt à les lancer, à s'élever vers les premiers rangs de la galanterie.* » Renaud de Putter et Guy Bordin ont retrouvé grâce au musée de la Vénerie de Senlis les paroles composées par les membres d'équipage du comte, sur la fanfare qui porte son « *la Valon* » :

« *Mais à peine est-il dans son bain / Que le rêve est noyé dans l'onde / Et qu'il se demande soudain / Était-elle brune ou bien blonde ? / (...) Rentré chez lui Monsieur fait tub / Et revêt l'habit de gala / À huit heures on le voit au club / Et à dix heures à l'Opéra / Ce n'est qu'après dans son boudoir / Parfumé coquet et joli / Que les biches peuvent le voir / Songeant à sonner l'hallali.* » Toujours est-il que le comte est très amoureux de Charlotte, par ailleurs excellente cavalière. Elle suit les chasses à distance comme l'exigent les conventions sociales de l'époque. Mais il lui arrivera de recevoir les « honneurs » vers 1905, c'est-à-dire le pied avant droit du cerf, présenté en tresse.

Venons-en à la deuxième partie de la vie de Charlotte, celle de sa rencontre avec Raymond Roussel en 1910. Fils



La roulotte de Raymond Roussel.

d' Eugène Roussel, agent de change richissime – son capital, à sa mort en 1894, est évalué à 40 millions or –, et de Marguerite Moreau-Chaslon. Raymond a un frère, Georges, « mondain, vaniteux et hautain », selon Michel Leiris, et une sœur, Germaine. Cette dernière se maria deux fois. La première avec le comte Charles de Breteuil et la seconde avec Charles Ney, duc d'Elchingen dont elle eut un fils, Michel (1905-1969). Raymond naît en janvier 1877.

Lorsqu'elle est présentée à Raymond Roussel, Charlotte Dufrène sait qu'il est un excellent pianiste mais aussi et surtout un écrivain. Il a déjà publié chez l'éditeur Lemerre *la Doublure*, qui connut un insuccès notoire qui va le plonger dans une grave dépression pour laquelle il sera soigné longtemps par le docteur Janet. Mais aux déboires littéraires, il faut ajouter les chantages dont il est l'objet de la part des garçons qu'il rencontre dans des lieux de plaisir. Par exemple un certain Louis Blanc, en 1897. Il aimait les marins et les bars à matelots. Bref, de scandale en scandale qui lui faut étouffer, la mère de Roussel trouve à son fils une maîtresse de façade, un « paravent ». Rapidement, elle se plaint, selon Leiris, d'être assommée de vers... Ce qui lui rapportera tout de même cent mille francs d'indemnités! Il faut donc un nouveau paravent. Et, cette fois, elle a recours à son beau-fils Charles Ney, un ami de longue date du comte de Valon dont il connaît la liaison avec Charlotte. Comme le comte veut se remarier, pourquoi ne pas conclure un marché qui, en apparence, l'éloignerait de sa maîtresse. Pour la forme... car, disent nos deux biographes, « que faire d'un "paravent" sinon le placer là où on le désire? ».

On ne sait pas où eut lieu leur rencontre mais Roussel, selon Leiris, lui aurait dit : « Vous aurez tout ce que vous voudrez à condition de ne jamais poser de question. » Roussel l'installe près des Champs-Élysées. Elle vivra toutes ces années dans le plus grand luxe. Mais a-t-elle seulement rencontré madame Roussel mère? Et la duchesse d'Elchingen ne lui manifeste qu'une indifférence hautaine. Fut-elle heureuse? On pourrait en douter. Cependant, n'écrit-elle pas à Michel Leiris en 1964: « J'ai vécu auprès de Cher Raymond 25 ans et heureuse, heureuse – jamais un nuage entre nous. Il ne cherchait qu'à me faire plaisir et moi aussi. » Il est vrai qu'ils avaient des goûts communs: la musique (Massenet, Reynaldo Hahn par exemple), Pierre Loti et les spectacles de toutes natures, le Carnaval par exemple. Ils n'eurent aucune relation physique, Roussel n'aimant que les jeunes hommes en dehors de son milieu social (ouvriers, marins). « Sortant un soir du Trianon-Lyrique, et voyant un vieux ramasseur de mégots, il dit qu'il aimerait mieux être comme cet homme qu'épouser une femme riche et belle » (propos rapportés par Michel Leiris).

Le lecteur suivra, avec intérêt, la reconstitution d'une journée de Charlotte Dufrène avec Raymond Roussel. Renaud De Putter et Guy Bordin pensent qu'« il y a une tonalité enfantine, amusante et ludique dans (les) relations » de Raymond Roussel et Charlotte Dufrène qu'il « emmène par exemple en auto au bois pour manger des gâteaux assis sur un banc ». Et ils ajoutent: « En fin de soirée

le chauffeur vous ramène (...) et Roussel regagne son domicile. Et nous ne savons pas ce que vous faites de vos nuits... »

On doit à Charlotte Dufrène des renseignements importants sur ses « rituels d'écriture »: « Il écrivait le matin, durant trois heures en moyenne, commençant à l'heure tapant et finissant à l'heure tapant, tel un employé à son bureau. (...) Quelquefois il travaillait à la lumière électrique, volets fermés. Quand il se sentait en train, il faisait des heures supplémentaires afin de se mettre en avance et de pouvoir, si besoin était, s'octroyer un congé. » C'est Charlotte qui témoigne de sa souffrance devant le manque de reconnaissance littéraire de son époque: « Il est mort de désespoir d'être incompris. » C'est encore elle qui raconte à Leiris des souvenirs liés à ses voyages européens. Car Roussel a beaucoup voyagé. Renaud De Putter et Guy Bordin parlent de « l'insatiable curiosité intellectuelle » de Roussel et montrent que « ces périples constituent un espace imaginaire en rapport avec la création littéraire ». Il va comme Loti en Polynésie ou au Moyen-Orient. Il fait le tour du monde en hommage à Jules Verne, auquel il vouait un véritable culte. Mais il faut dire aussi qu'il tente ainsi de fuir les scandales parisiens qui le menacent. Que fait-elle pendant ces mois d'absence? Suit-elle

une chasse de Valon? On sait qu'elle fréquente l'Hôtel du Parc à Vichy pour une cure thermale et, sans doute, retrouver l'ivresse du jeu au casino.

Les voyages de Raymond Roussel comme sa personne ont donné lieu à toutes sortes d'anecdotes, visant à souligner son excentricité et à minorer son œuvre. Certes lorsque Charlotte lui demande « un souvenir rare des Indes, il lui envoie un radiateur électrique, écrit Roger Vitrac ». Lors d'une rencontre avec Roussel, il lui demande « pourquoi il attache spécialement quelqu'un à l'entretien d'un bouton de porte? » « Cette histoire est apocryphe », répond-il avec un rire silencieux. À Charlotte, Roussel écrit que de Tahiti il n'a pas encore eu le temps de regarder les couchers de soleil « du fait de sa stricte discipline d'écriture ». Il est vrai qu'il a de qui tenir: madame Roussel mère voulut visiter les Indes. Aussi s'embarqua-t-elle sur un yacht. Elle arrive près des côtes, demande une longue-vue: « C'est cela les Indes, s'écria-t-elle. Capitaine, nous retournons en France! » Roger Vitrac raconte, toujours à propos de madame Roussel mère: « Ayant lancé des invitations, au jour fixé et à l'heure exacte, le dîner est servi et expédié. On passe au salon. Aussitôt une belle femme vêtue de noir, un livre à la main, descend l'escalier monumental et s'assied. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, elle lira à haute voix les Trois Mousquetaires. » Où ai-je lu qu'il s'agissait de Jules Verne dont on donnait ainsi à entendre l'œuvre complète, soir après soir?

Terminons avec l'histoire de la fameuse roulotte qu'il se fait construire en 1925. Roussel avait, raconte-t-il à Robert Desnos, rapporté de ses voyages une « horreur des changements de lits ». Roger Vitrac décrit cette splendide roulotte automobile: « Décorée de bois précieux et comprenant une salle à manger transformable en studio, une chambre à coucher, une salle de bains avec W.-C. et une chambre pour le chauffeur. Puis il entreprit quelques voyages. (...) – C'est bien agréable, me confiait-il, on s'arrête où l'on veut, on part quand on veut, un véritable yacht de terre. Et l'on est seul. Seul? lui dis-je, mais le monde... – Oui, c'est vrai, mais on peut éviter les villages... » Cette « maison roulante » fut exposée au Salon de l'auto de 1925. Elle était longue de 9 m et large de 2,30 m. Il va ainsi, pendant deux années, visiter la Suisse, l'Alsace, Rome « où le pape, dit-il encore à Vitrac, a voulu voir mon auto. Mais comme il ne peut sortir du Vatican, et que décevant – je me demande pourquoi? – on n'y pouvait faire entrer ma roulotte, il m'a envoyé quelqu'un: le nonce, qui repartit émerveillé. » Mussolini est venu longuement la visiter. « À Assise, écrit-il à Charlotte, c'était encombré de pèlerins et il n'y avait plus aucune chambre; ainsi la roulotte y était particulièrement appréciée. » Puis il s'en lassa.

Maintenant nous allons aborder la troisième époque de la vie de Charlotte.

Jean Ristat

(À suivre)

RETROUVEZ DANS LA COLLECTION

« Les Lettres françaises » aux Éditions Le Temps des cerises :

Ils,
de Franck Delorieux
(préface de Marie-Noël Rio) ;
Le Musée Grévin, de Louis Aragon
(préface de Jean Ristat) ;
Une saison en enfer,
d'Arthur Rimbaud
(préface inédite de Louis Aragon) ;
Larrons,
de François Esperet
(préface de Jean Ristat) ;
Paradis argousins,

de Victor Blanc (préface
de Franck Delorieux) ;
Vers et Proses,
de Maïakovski (choix, présentation
et traduction
d'Elsa Triolet) ;
Gagneuses,
de François Esperet (préface
de Christophe Mercier).
À paraître :
Les Onze Mille Verges
d'Apollinaire (préface d'Aragon)